

Le voyage dans la littérature américaine

Alain Rathé

Number 130, Summer 2003

La littérature américaine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55708ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rathé, A. (2003). Le voyage dans la littérature américaine. *Québec français*, (130), 25–29.

Ralph Goings. *Paul's Corner*, 1970, New York, O. K. Harris Gallery

Le voyage dans la littérature américaine¹

par Alain Rathé*

Influencés sans doute par la profusion de films américains dont le sujet tourne autour d'une fuite, poursuite ou quête quelconque à cheval, en chariot ou en automobile, nous sommes enclins à croire que le voyage est au cœur de l'expérience américaine. Les *road movies* y abondent, à commencer par les westerns. Leurs titres, dans leur traduction française (les titres d'origine, en anglais, sont souvent moins accrocheurs), parlent d'eux-mêmes : *La poursuite infernale* ; *La poursuite sauvage* ; *La chevauchée fantastique* ; *La chevauchée du retour* ; *Libre comme le vent*... D'autres films plus récents ont été de grands succès au box-office : *Duel* ; *La folle course vers Sugarland* ; *Thelma et Louise* ; *Une histoire vraie*...

Canada français – USA

Il est tout de même surprenant que, avec tout notre passé de coureurs de bois, de missionnaires, d'explorateurs et découvreurs, de voyageurs au service des grandes compagnies de fourrures, le voyage n'ait pas été ici, au moins autant qu'aux États-Unis, au

centre de notre imaginaire, canadien-français ou québécois. Il y a là un paradoxe amusant. La Nouvelle-France fut nomade et voyageuse, les colonies britanniques, sédentaires au sud. De même, le héros américain est volontiers perçu comme un solitaire, un outsider, et pourtant beaucoup d'historiens ou d'observateurs des États-Unis, Edmond de Nevers déjà en 1900 dans *L'âme américaine*, plus près de nous Daniel Boorstin dans sa monumentale *Histoire des Américains*, ont mis en lumière et en valeur le rôle joué presque exclusivement chez nos voisins du Sud par les groupes et les collectivités. Dès les origines respectives, quand ici se détache la figure de Samuel de Champlain, chez les Américains c'est un bateau, le *Mayflower*, qui tient le rôle vedette, avec à l'arrière-plan son groupe de Pèlerins. Ce contraste se perpétue d'une certaine façon pendant deux siècles. L'histoire de notre Régime français est riche de belles figures touchantes ou intéressantes, Marie de l'Incarnation, Louis Jolliet et le Père Marquette, Nicolet, Étienne Brûlé, La Salle, Brébeuf, La Vérendrye, qui excitent l'imagination héroïque, populaire,



FENIMORE COOPER
FRANCIS PARKMAN

épique. Durant la même période aux États-Unis se fondent de solides communautés, s'établissent des groupes desquels ne se détache à peu près aucune de ces grandes figures dignes d'un roman ou d'un film : peu d'esprit d'aventure, d'exploration ou d'errance heureuse d'une squaw à l'autre à travers les bois profonds, rien que des théologiens qui prêchent une étroite moralité puritaine ou le salut par le profit. L'imprimerie était, hélas !, interdite en Nouvelle-France, de sorte que nos héros voyageurs n'eurent ni journaliste pour créer leur légende dès leur vivant ni public déjà tout disposé à la recevoir et à l'amplifier. En revanche, l'irrésistible et implacable marche des Américains vers l'Ouest fut tout de suite accompagnée de sa légende et de ses mythes. Mais c'est seulement après leur Révolution que les Américains se mirent en branle. Jusque-là, en gens dont de Nevers félicite l'esprit pratique et raisonnable, ils surent se limiter à leur étroite bande côtière entre l'Atlantique et les Appalaches, et s'appliquer à en prendre solidement possession, par l'agriculture, les immenses plantations, la fondation de plusieurs villes, l'établissement de circuits commerciaux ou par des institutions universitaires. La Révolution américaine fut donc un commencement ou un recommencement à partir d'assises profondes et diverses. Presque en même temps, ici, la Conquête fut une brisure dont le deuil ne se fit pas aisément, et par ses suites à long terme, les Canadiens français sont progressivement confinés à l'intérieur des frontières actuelles du Québec, jusqu'à s'y identifier par la dénomination relativement nouvelle de Québécois. Veut-on simplifier un peu ? Tandis qu'aux États-Unis, à partir de 1823, Fenimore Cooper crée, dans les cinq romans qui racontent la geste de Bas-de-cuir, toute une mythologie d'appropriation du territoire, avec ses vastes forêts, ses trappeurs, ses Indiens, les combats contre les Français, ici, Octave Crémazie, sacré poète national, avant de devenir lui-même un exilé morose et maladif, écrit des vers

sur le malheur de l'exil, et bien avant la grande vogue des romans agriculturistes, cherche à détourner ses compatriotes du désir d'aller vers le Sud à la poursuite de quêtes illusives. Ces horizons nouveaux qui appelaient la jeunesse de la Nouvelle-France si puissamment que les gouverneurs ne cessaient de légiférer à leur rencontre, les voilà qui se ferment. Le regard de Crémazie se porte vers le haut, le poète, comme prisonnier de cet horizon, n'exalte plus que le « ciel de la patrie ». En fait, s'il y a encore un horizon, c'est celui, rétréci, du fleuve où son « vieux soldat canadien », monté chaque soir sur les remparts, attend, cent ans encore après la Conquête, dans une immobilité impuissante, le retour du pavillon français. Le vieux guerrier de Carillon fait pire encore : pétrifié dans ses souvenirs des « beaux jours d'autrefois » et incapable durant un séjour en France d'émouvoir un roi « avili » et « débauché » sur le sort de ces Français accrochés à leurs vieilles chimères sur les rives du Saint-Laurent, il fait accroire à son retour que la France s'apprête à venir les délivrer puis s'en va, en plein hiver, mourir enroulé dans le drapeau français au bord du lac Champlain. Crémazie, dans sa nostalgie pétrifiée du passé, c'est cette étrange statue de pierre devant laquelle se retrouve le personnage de Teddy Bear à la fin des *Grandes marées* (de Jacques Poulin).

Les expéditions

La littérature canadienne-française, puis québécoise, n'apparaît donc pas volontiers voyageuse. En revanche, dans l'imaginaire étatsunien, la route a été célébrée, exaltée. Toutes les routes. L'expédition de Lewis et Clark, de 1804 à 1806, qui remonte tout le cours du Missouri, puis descend la Colombia jusqu'au Pacifique, a marqué profondément cet imaginaire. Les Américains en célèbrent cette année le bicentenaire par toute sorte de manifestations. L'expédition est en soi un prodigieux roman. Les journaux des membres de l'expédition furent publiés et beaucoup lus. Et depuis, le voyage à travers le territoire des États-Unis est presque devenu un genre littéraire en soi. Il comporte de puissants éléments de charme et de fascination. Washington Irving, dès 1830, publie un voyage dans les prairies du Far West et crée un genre avec *Astoria*, ouvrage qui raconte les aventures d'hommes, parmi lesquels des voyageurs canadiens-français qui, partis de l'Est, allèrent fonder un poste de fourrures sur la Côte ouest pour Jacob Astor. Puis il y eut le livre de Francis Parkman, *Sur la piste de l'Oregon*.



Le guide
Henry Châtillon.
Illustration de
Frederic Remington
(1861-1909) pour
l'édition de luxe des
œuvres de Parkman
éditée en 1899 par
George N. Morang &
Company.



Parkman parcourt la piste en touriste, jusqu'à Fort Laramie, en 1846. C'est un très beau livre qui abonde en descriptions de paysages, rivières paresseuses ou turbulentes, en plaines moutonnantes à l'infini, en orages violents, en couchers de soleil somptueux. Parkman chasse le bison, décrit la vie d'une tribu de Sioux Oglalas où il séjourne un certain temps. Il a été l'un des derniers à admirer cette région avant que l'afflux de Blancs ne la transforme à jamais, il prévoit sans état d'âme la fin de cette culture indienne que du reste il méprise. L'un des très beaux personnages de son livre est Henri Châtillon, son guide, dont il parle toujours avec admiration. Son muletier est un dénommé Deslauriers. Parkman semble avoir quelque difficulté à situer ces deux hommes dans leur appartenance collective : tantôt « trappeurs canadiens », « métis au sang français », « Canadiens », « Indiens français ».

Mark Twain

Enfin, classique entre les classiques dans la littérature américaine, *Les aventures de Huckleberry Finn* inaugure un imaginaire du voyage à travers le territoire des États-Unis qui n'a cessé depuis d'alimenter l'œuvre de ses successeurs. Le roman a été récemment primé parmi les cent meilleurs ouvrages de la littérature mondiale par un jury constitué d'écrivains. Hemingway tenait le roman de Mark Twain en grande estime. Ce qu'il en dit dans *Les vertes collines d'Afrique* a été très souvent cité : « Toute la littérature américaine moderne sort d'un livre de Mark Twain appelé *Huckleberry Finn*... c'est le meilleur livre que nous ayons eu. Tout ce qu'on a écrit en Amérique sort de là. Il n'y avait rien avant. Nous n'avons rien eu d'aussi bon depuis ».

Huckleberry Finn met en scène un jeune garçon de 12 ou 13 ans, narrateur naïf de l'histoire, et un esclave noir en fuite, Jim. Ce motif du couple hétéroclite est fréquent dans les récits de voyage : Ismaël et Queequeeg par exemple dans *le Moby Dick* de Melville. Le roman de Twain, à travers ses deux personnages, mêle deux aspects du voyage, la fuite et la quête : d'abord la fuite de Huck, qui veut échapper à un père alcoolique et violent, et aux tentatives importunes de Miss Watson d'en faire un petit garçon bien élevé et « sivilisé ». Puis Huck rencontre Jim, l'esclave de Miss Watson, en fuite lui aussi et qui, lui, a un projet : atteindre un État où les Noirs vivent libres. C'est peu à peu que Huck prend conscience qu'il est complice d'un crime grave : la fuite d'un esclave. Malgré des hésitations et des scrupules de conscience, son amitié pour Jim finira par l'emporter. La route suivie est celle du fleuve Mississippi (très présent dans sa réalité contrastée, brutale et paisible, et dans sa poésie intime), sur un radeau, lequel devient très vite un espace de bonheur, de paix, de sécurité, par contraste avec l'univers des rives, peuplé de fous, de voleurs, d'escrocs, d'imposteurs, d'assassins. *Huckleberry Finn* est un roman violent : il y a beaucoup de morts, des meurtres dont le jeune garçon est témoin, des personnages battus, molestés. Tom Sawyer, le cama-

rade de Huck, est lui-même blessé d'une balle à la jambe. C'est donc l'apprentissage du monde que Huck fait au cours de cette descente en radeau, encore qu'on ne voit pas trop à la fin ce que lui-même a retiré de toutes ces expériences, à part la constatation de la cruauté humaine. Il projette dans les dernières lignes de se rendre dans l'Ouest, mais l'Ouest en 1880 n'existe plus comme rêve. Toutefois sa transformation intérieure, il l'avait vécue d'une certaine façon dès le début du roman : pour éviter en effet qu'on ne parte à sa recherche, il met en scène sa propre mort, en organisant les choses comme si la maison avait été attaquée par des voleurs et son cadavre jeté au fleuve. « L'éveil d'une conscience », dit lui-même Twain de son livre.

Walt Whitman

Quelques années avant Twain, Walt Whitman avait chanté le voyage dans son *Chant de la grand'route* : « À pied, le cœur léger, je prends la grand'route, / Bien portant, dégagé, le monde devant moi, / Devant moi le long chemin poudreux conduisant où je / Veux » [traduction de Louis Fabulet]. Chez Whitman la route est santé, vigueur, gaieté, joie, fraîcheur, elle s'ouvre en une communion généreuse et gourmande avec l'âme du monde. Affranchissement des contraintes, des institutions, des conventions, des limites, dilatation et expansion du moi, épreuve de vérité et de sagesse, elle symbolise l'expression profonde de soi-même. Par sa liberté d'ordre plus métaphysique que sociale, elle annonce le mysticisme de Jack Kerouac. Non seulement elle est ouverture optimiste à l'autre, à tous les autres, quels'ils soient, mais elle est un contact charnel avec tous les êtres. La route apparaît la divinité secrète du monde.

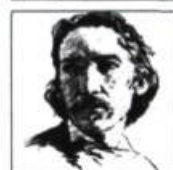
London, Miller, Stevenson

Jack Kerouac avait lu et admiré Jack London, qui publie en 1907 *La route*, où il raconte son expérience de vagabond durant l'année 1893-1894, alors qu'il avait 18 ans. Il y est poussé, dit-il lui-même, par un goût de l'aventure, un besoin de dépenser une énergie de jeunesse qui le brûle. Ce qu'il raconte, c'est sa vie de hobo voyageant sans payer par le train dans des conditions souvent périlleuses, ses démêlés avec les employés du rail, son séjour en prison dans des conditions où la justice est bafouée. L'ouvrage a été traduit récemment chez Phébus Libretto, et le préfacier Jean-François Duval amène des distinctions utiles et intéressantes entre le hobo, le tramp et le bum. Le premier voyage et n'a pas l'intention de travailler en chemin, il veut rêver et vivre des expériences nouvelles. Le second vivote de petits boulots tout en voyageant. Le dernier est une espèce de clochard toujours plus ou moins soûl.

Henry Miller fait lui aussi son voyage à travers les USA dans les années 1940, retour de France malgré lui, pour se réconcilier avec sa patrie avant de la quitter à nouveau, pour toujours lui semble-t-il. Dans *Le cauchemar climatisé*, il raconte « ce lugubre voyage à travers



MARK TWAIN
WALT WHITMAN



JACK LONDON
HENRY MILLER
R. L. STEVENSON

l'Amérique ». C'est un livre mental, intellectuel, où Miller s'abandonne souvent à son génie verbal et un peu fumeux. Il y a peu de vu, d'observé, de senti. C'est une diatribe contre l'Amérique, son matérialisme, sa superficialité, sa légèreté, ses crimes. La France y apparaît l'espace de la rêverie nostalgique, le pays de l'amour et de la beauté. Il manifeste une sensibilité à la dimension indienne : « [...] l'idée me vint soudain que je devrais avoir avec moi un Indien d'Amérique pour m'accompagner dans ce voyage et me faire part de ses émotions et de ses réflexions », écrit-il au début. À la fin de son voyage, sa voix s'enfle en d'étranges accents apocalyptiques et prophétiques : « L'Indien, lui, mène à peu près la même vie qu'il a toujours menée, nullement persuadé que nous ayons mieux à lui offrir. Il attend stoïquement que l'œuvre d'autodestruction se soit accomplie. Quand nous serons parvenus au dernier degré de l'amollissement et de la dégénérescence, quand nous croulerons et que nous nous délitérons complètement, il reprendra cette terre que nous nous sommes donné tant de mal à gaspiller. Il sortira des régions maudites que nous avons transformées en Réserves pour les Intouchables et viendra réclamer les forêts et les rivières qui jadis furent siennes. Quand nous serons partis, ce pays retrouvera la quiétude : plus de ces usines et de ces aciéries hideuses, plus de hauts fourneaux, plus de cheminées... Il se peut bien que ce pays soit le plus grand creuset du monde. Mais la fusion n'a pas encore commencé. Le jour où l'homme rouge et l'homme noir, l'homme brun et l'homme jaune s'uniront avec les peuples blancs de la terre dans un esprit d'absolue égalité, de totale amitié et de respect mutuel, alors seulement le creuset aura quelque utilité... Mais il faudra que le Blanc américain ait connu l'humiliation et la défaite ; il faudra qu'il ait imploré la pitié ; qu'il ait confessé ses péchés et ses erreurs ; qu'il ait supplié qu'on l'admette au sein de cette nouvelle fraternité humaine que lui-même a été incapable de créer » (p. 264-65).

En 1876, Robert Louis Stevenson tombe amoureux en France de Fanny Osborne, une Américaine de 36 ans, mariée et mère de deux enfants. En 1878, elle retourne aux USA où elle espère obtenir le divorce. En août 1879, Stevenson décide d'aller la rejoindre. Le voyage se fera dans des conditions difficiles. Ses parents s'opposent à cette liaison. Ses amis aussi. On fera tout pour le décourager d'entreprendre ce voyage. Stevenson a fait tout le parcours de l'Europe jusqu'à San Francisco, en passant lui aussi par Chicago, les Grandes Plaines et les Rocheuses. C'est cette longue odyssée vers la femme aimée (qui n'est évoquée qu'une seule fois dans tout le texte, et avec quelle discrétion) qui est racontée dans la série de textes et de lettres parue sous le titre *La route de Silverado*. Et, comme pour les personnages de *Volkswagen blues*, San Francisco lui apparaît, au terme de ce voyage fort éprouvant, dans ses brumes matinales percées d'or. « Si c'était vraiment dans le seul but de gagner mieux sa vie que l'on émigrerait, il y aurait aujourd'hui des milliers d'hommes pour regretter de s'être ainsi laissés tenter. Mais bien sûr le salaire

n'est jamais qu'un aspect de la question, parmi bien d'autres. Car nous sommes une race de bohémiens, et c'est pour eux-mêmes que nous aimons les voyages et le changement ». De même a-t-il sur San Francisco des pages que sans doute la Grande Sauterelle aurait appréciées, elle qui cherchait à réconcilier les races en son être : « Après la rapidité de la croissance de cette cité, dans l'ordre de l'étrange, peut-être faut-il ranger le mélange de races qui la peuplent. Car la ville n'est surtout pas anglo-saxonne, et moins encore américaine : tout comme l'Anglais, le Yankee s'y trouve en terre étrangère... Vous entendez parler indifféremment le français, l'allemand, l'italien, l'espagnol, et l'anglais... C'est qu'à tout homme, qu'à toute race, qu'à toute nation, cette ville est une ville étrangère. Tout y bourdonne de coutumes et de parlers inconnus, et pourtant chacun s'y sent chez lui... La Prise de la Bastille y est célébrée aussi bruyamment que le Quatre Juillet américain, avec pétards, bannières et patriotes qui défilent ».

Jack Kerouac

Lorsqu'on parle de *road novel* ou de roman de la route, c'est tout de suite à Jack Kerouac que l'on pense, à son livre justement nommé *Sur la route*, livre célèbre qui a donné naissance au mouvement beat, lequel a eu, sous des formes différentes et à des degrés divers, tant de répercussions aux USA. Kerouac est une figure particulière dans la littérature américaine. Né de parents canadiens-français dans cette Nouvelle-Angleterre où tant de francophones du Québec émigrèrent à partir du milieu du XIX^e siècle, il revendique avec fierté cet héritage : « Tout mon savoir provient de mes origines canadiennes-françaises ». La jeune littérature québécoise l'annexe dans les années 1970 en découvrant sa propre américanité.

Sur la route, plus qu'aucun autre *road novel*, c'est une immense virée qui dure quatre cents pages bien tassées, la route réduite à elle-même, une quête sans objet matériel, partir, rouler à une vitesse folle, repartir, c'est l'ivresse du mouvement, le vertige de la vitesse, les paysages qui défilent, les phares qui trouent la nuit, sommeils agités sur les banquettes, les aubes fiévreuses. Le rythme du livre est haletant, frénétique, on l'a comparé à du jazz, du be-bop. C'est aussi les femmes, l'alcool, les amphétamines. Le voyage est justement ce qu'on pourrait appeler un *trip*. C'est dans la vitesse, le mouvement que le personnage cherche son salut. On dirait une Amérique comme prisonnière d'elle-même, et qui tourne en rond. Le voyage de Kerouac semble être la fuite immobile d'un écureuil encafé dans une Amérique entièrement découverte, explorée, arpentée, occupée. L'obsession du voyage vers la lune n'est pas loin, La Nouvelle Frontière, comme l'appelait Kennedy.

Cette vitesse dans *Sur la route*, on la retrouve également dans les conditions d'écriture du roman, célèbres elles aussi. Il fut écrit en 21 jours, à toute vapeur, non sur des feuilles, mais sur un rouleau de papier. Ce manuscrit a été récemment vendu aux enchères à un prix très élevé.



JACK KEROUAC
JOHN STEINBECK

John Steinbeck

John Steinbeck, auteur du célèbre roman *Les raisins de la colère* (qui raconte de façon puissante et pathétique l'exode de tout un peuple de fermiers vers le paradis de la Californie), écrit lui aussi un récit de voyage vers la fin des années 1950. Son véhicule, un camion longuement et amoureusement aménagé en logis, est très personnalisé. Il est accompagné de son chien, dont le nom donne son titre au récit *Voyage avec Charlie*. Le texte présente un écrivain qui a le sentiment d'avoir perdu contact avec son pays et qui veut en retrouver l'âme profonde. Le voyage commence dans une sorte d'enchantement. Steinbeck rencontre une famille de Canadiens français dans le Maine, qui vivote en s'engageant chez des fermiers pour récolter des patates. Il leur consacre quelques pages. Mais au bout du compte son voyage s'achève dans la déception et l'ennui, à la fois pour l'écrivain las depuis longtemps et peut-être un peu aussi pour le lecteur.

Avec Kerouac et Steinbeck, l'automobile ou la camionnette devient maison ou habitacle. Elle remplace la tente indienne ou le radeau de Huck. La quête de Kerouac peut paraître « mystique » en ce qu'elle ne semble déboucher sur aucun horizon et qu'elle doit forcément s'échapper pour ainsi dire vers le haut. La quête de Steinbeck est, elle, horizontale : traverser le pays à son rythme, regarder les changements de décor ou de paysage, parler aux gens. Kerouac veut « entendre battre la nuit be-bop de l'Amérique », Steinbeck se mettre à l'écoute du cœur profond de la nation.

La littérature québécoise a vu ces vingt dernières années au moins deux romans de voyage intéressants : *Volkswagen blues* (1984) de Jacques Poulin et *Chercher le vent* (2001) de Guillaume Vigneault. Les deux ouvrages ont été récompensés de nombreux prix. Le livre de Poulin paraît en 1984, dans la morosité de l'après-référendum et semble manifester quelque pessimisme sur l'avenir du français au Québec. Jack Waterman cherche à recréer une cellule familiale perdue dans la quête de son frère. Comme Crémazie, le héros de Poulin, au départ, semble tourné vers le passé, vers une enfance idéalisée, de même d'ailleurs que l'autre Jack, le personnage de *Chercher le vent*, qui vit dans la nostalgie d'un amour qu'il a détruit par haine de lui-même. On n'en finit plus, au Québec, de se souvenir. Il faut, à ces deux personnages, que la porte du passé se ferme de force malgré eux pour qu'ils se tournent enfin vers l'avenir.

* Professeur de littérature, Cégep de Limoilou

Note

1 Certains passages de ce texte font partie d'un ouvrage sur *Volkswagen blues* de Jacques Poulin qui paraîtra bientôt chez Leméac, dans la collection « Parallèle ».

Bibliographie

CRÉMAZIE, Octave, *Œuvres I. Poésies*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972.

BOORSTIN, Daniel, *Histoire des Américains*, Paris, Robert Laffont (Bouquins), 1991.

DE NEVERS, Edmond, *L'âme américaine*, tome 1, Paris, Jouve & Boyer, 1900.

KEROUAC, Jack, *Sur la route*, Paris, Gallimard (Folio), 1960.

LEWIS, L. et W. Clark, *Far West*, tomes 1 et 2, Paris, Phébus (Libretto), 1993.

LONDON, Jack, *La route*, Paris, Phébus (Libretto), 2001.

MILLER, Henry, *Le cauchemar climatisé*, Paris, Gallimard (Folio), 1954.

PARKMAN, Francis, *La piste de l'Oregon*, Paris, Payot (Voyageurs), 1993.

POULIN, Jacques, *Volkswagen blues*, Montréal / Arles, Leméac / Actes sud (Babel), 1998.

STEINBECK, John, *Voyage avec Charlie*, Arles, Actes sud (Babel), 1997.

STEVENSON, R. L., *La route de Silverado*, Paris, Phébus (Libretto), 1987.

TWAIN, Mark, *Les aventures de Huckleberry Finn*, Paris, Garnier-Flammarion, 1994.

VIGNEAULT, Guillaume, *Chercher le vent*, Montréal, Boréal, 2001.

John Dos Passos



Petit-fils d'un Portugais immigré aux États-Unis, John Dos Passos naît à Chicago en 1896. Avec sa mère, il vit en Virginie, en France, en Belgique, en Angleterre et au Mexique avant de s'installer à Boston où il est diplômé de l'Université Harvard en 1916. Durant la Première Guerre mondiale, on retient ses services comme conducteur d'ambulance en France et en Italie. Deux de ses premiers romans, *One Man's Initiation* (*L'initiation d'un homme*, 1920) et *Three Soldiers* (*Trois soldats*, 1921), sont fortement inspirés de cette expérience. Il écrit plusieurs essais et poèmes, mais c'est avec son roman *Manhattan Transfer* (1926) qu'il obtient tout son succès. Déjà dans ce roman, Dos Passos utilise les techniques narratives expérimentales qui le rendront célèbre et qu'il perfectionnera dans sa trilogie *USA*. Aux côtés d'Ernest Hemingway et de Dashiell Hammet, Dos Passos s'investit dans des activités politiques contre le fascisme et les injustices humaines. Entre autres, il supporte les Républicains lors de la guerre civile en Espagne et en 1926, il fonde le *New Masses*, un journal aux idéologies gauchistes. Il reçoit plusieurs honneurs, dont la médaille d'or de l'American Academy and Institute of Arts and Letters en 1957, et le prix Feltrinelli en 1967. Il meurt en 1970 d'un arrêt cardiaque, estimé par ses pairs, mais resté dans l'ombre de ses contemporains tels que Hemingway et Faulkner.

Robert Coover



Robert Coover naît en 1932 à Charles City en Iowa. Touche-à-tout, il signe plusieurs œuvres de fiction, dont des pièces de théâtre, des romans, des scripts de films ainsi que des essais et de la poésie. Très impliqué dans le milieu littéraire, il obtient plusieurs prix prestigieux, dont le Faulkner Award pour son roman *The Origin of the Brunists* (1966). Durant plusieurs années, il est professeur d'anglais en Iowa et à Princeton. Présentement, il enseigne les arts multidisciplinaires et l'écriture électronique à l'intérieur de cours expérimentaux à l'Université Brown. Ses propres œuvres relèvent à la fois des mondes réel et fantastique, créant ainsi des univers inconnus qui éveillent de nouvelles perspectives d'écriture et de lecture. Certains critiques qualifient cette littérature d'expérimentale, puisqu'elle joue avec les idées reçues et avec les conventions littéraires. Traduit dans plusieurs pays, dont l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Espagne, la Yougoslavie et le Japon, Robert Coover demeure un des auteurs les plus importants et les plus influents des écrivains américains.